

L'ARCHE *Editeur*

**Bernard SHAW**

Comment il mentit au mari

Traduit par  
Marie-Ange DAGUILLON

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

G.B. SHAW

Comment il mentit au mari  
(How He Lied to Her Husband)

texte français de Marie-Ange Daquillon

Droits de représentation théâtrale, de  
radio-diffusion et de télévision réservés.

L'ARCHE  
86, rue Bonaparte  
75006 Paris

Il est huit heures du soir. Les rideaux sont tirés et les lampes allumées dans le salon de son appartement à elle, à Cromwell Road. Son amant, un beau jeune homme de dix-huit ans, en tenue de soirée et cape, entre seul, un bouquet de fleurs et un gibus à la main. La porte est près de l'angle; et tandis qu'il apparaît sur le seuil, il a la cheminée à sa droite sur le mur le plus proche, et le piano à queue à sa gauche, le long du mur en face. Près de la cheminée, il y a une petite table décorative avec, dessus, un miroir à main, un éventail, et un petit voile de laine blanche destiné à envelopper une tête de femme. De l'autre côté de la pièce, près du piano, se trouve un large tabouret carré, confortablement capitonné. La pièce est meublée dans le style le plus en vogue à South Kensington, c'est-à-dire qu'elle ressemble le plus possible à une vitrine et est destinée à montrer la position sociale et le train de vie de ses propriétaires, et pas du tout à leur procurer du bien-être.

Lui, répétons-le, est un très beau jeune homme, se déplaçant comme en rêve, marchant comme dans les airs. Il pose soigneusement ses fleurs sur la table à côté de l'éventail; ôte sa cape et, comme il n'y a plus de place pour elle sur la table, la pose sur le piano; il pose son chapeau sur la cape; se dirige vers la cheminée; regarde sa montre, la remet au gousset; remarque les objets sur la table; sa figure s'éclaire comme s'il voyait les cieux s'ouvrir devant lui; va vers la table et saisit le voile dans ses mains, enfouissant son nez au creux de sa douceur et l'embrassant; baise les gants l'un après l'autre, baise l'éventail; est traversé par un long et vibrant soupir d'extase; s'assied sur le tabouret et se presse les mains sur les yeux, pour bannir la réalité et rêver un peu; abaisse ses mains et secoue la tête, avec un petit sourire réprobateur à l'égard de sa folie; aperçoit un grain de poussière sur ses chaussures et, vite, l'enlève soigneusement avec son mouchoir; se lève et prend le miroir sur la table pour vérifier son noeud de cravate avec la plus grande anxiété, et regarde de nouveau sa montre lorsqu'elle entre, l'air bouleversé. Parce qu'elle est habillée pour aller au théâtre, qu'elle a des manières de femme cajolée et gâtée, et parce qu'elle porte beaucoup de diamants, elle paraît jeune et belle; mais, pour dire l'âpre vérité, vêtements et prétentions mis à part, c'est une très ordinaire personne du sexe féminin de South Kensington, d'environ trente-sept ans, dont les qualités physiques et spirituelles sont irrémédiablement inférieures à celles du beau jeune homme, lequel pose précipitamment le miroir lorsqu'elle entre.

LUI : (baisant sa main) Enfin !

ELLE : Henry : il est arrivé quelque chose d'affreux.

LUI : Que se passe-t-il ?

ELLE : J'ai perdu vos poèmes.

LUI : Ils étaient indignes de vous. Je vous en écrirai d'autres.

ELLE : Non, merci. Plus jamais d'autres poèmes pour moi. Oh, comment ai-je pu être si folle ! si étourdie ! si imprudente !

LUI : Dieu soit loué pour votre folie, votre étourderie, votre imprudence !

ELLE : (avec impatience) Oh, rendez-vous compte, Henry ! Vous n'êtes pas capable

de voir quelle terrible chose c'est pour moi ? Supposez que n'importe qui trouve ces poèmes ! Que va-t-on penser ?

LUI : On pensera qu'à un moment un homme a aimé une femme avec plus de ferveur qu'aucun homme n'avait jamais aimé aucune femme avant lui. Mais on ne saura pas quel homme c'était.

ELLE : Qu'est-ce que cela me fait si tout le monde sait quelle femme c'était ?

LUI : Mais comment le saura-t-on ?

ELLE : Comment le saura-t-on ! Mais parce que mon nom figure dans tous : mon nom fâcheux, stupide. Ah, si seulement on m'avait baptisée Mary Jane ou Gladys Muriel, ou Beatrice ou Francesca, ou Guinnevere, ou quelque chose de tout à fait commun. Mais Aurora ! Aurora ! Je suis la seule Aurora de Londres et tout le monde le sait. Je crois que je suis la seule Aurora sur terre ! Et c'est si affreusement facile de rimer avec ce nom ! Oh, Henry, pourquoi n'avez-vous pas essayé de refréner un peu vos sentiments par égard pour moi ?

LUI : Vous écrire des poèmes avec de la retenue ! Vous me demandez cela !

ELLE : (avec une tendresse manquant de conviction) Oui, mon chéri, bien sûr c'était très gentil à vous, et je sais que c'est ma faute autant que la vôtre. J'aurais dû remarqué que vos vers n'auraient jamais dû être adressés à une femme mariée.

LUI: Ah, que je souhaiterais qu'ils aient été adressés à une femme célibataire ! Que je le souhaiterais !

ELLE : Vraiment, vous n'avez pas le droit de souhaiter une pareille chose. Vos vers ne conviennent à absolument personne, sauf à une femme mariée. C'est bien le problème. Que vont en penser mes belles-soeurs ?

LUI : (douloureusement choqué) Vous avez des belles-soeurs ?

ELLE : Oui, bien sûr que j'en ai. Croyez-vous que je sois un ange ?

LUI : (se mordant les lèvres) Je le crois. Dieu merci, je le crois... ou je le croyais... ou... (Il étouffe presque un sanglot).

ELLE : (s'adoucissant et posant sa main de façon caressante sur son épaule) Ecoutez-moi, chéri. C'est très gentil de votre part de vivre avec moi comme dans un rêve, et de m'aimer et ainsi de suite; mais je ne peux pas empêcher mon mari d'avoir une famille désagréable, tout de même ?

LUI : (s'égayant) Ah, évidemment, c'est la famille de votre mari : je l'avais oublié. Pardonnez-moi; Aurora. (Il ôte la main d'Aurora posée sur son épaule et la baise. Elle s'assied sur le tabouret. Il reste près de la table, adossé à celle-ci, souriant d'un air à Aurora en-dessous de lui.)

ELLE : Le fait est que Teddy n'a rien d'autre que de la famille. Il a huit soeurs et six demi-soeurs et je ne sais combien de frères... mais je ne m'inquiète pas de ses frères. Mais si vous saviez un tant soit peu ce qu'est le monde, Henry, vous sauriez que dans une grande famille, les soeurs ont beau se disputer tout le temps comme des enragées, il suffit qu'un des frères se marie, et elles se retournent toutes contre leur malheureuse belle-soeur

et, avec une parfaite unanimité, elles consacrent le reste de leurs vies à persuader leur frère que sa femme est indigne de lui. Elles peuvent même le faire devant leur belle-soeur, sans que celle-ci s'en rende compte, car elles ont une quantité de plaisanteries familiales stupides et basses, que personne ne comprend, à part eux. La moitié du temps, impossible de dire de quoi elles parlent : mais ça vous met hors de vous. Il devrait y avoir une loi contre les soeurs d'un homme, leur interdisant l'entrée de la maison de leur frère, après qu'il se soit marié. Aussi certain que je suis assise ici, je suis certaine que Georgina a dérobé ces poèmes dans ma boîte à ouvrage.

LUI : A mon avis, elle ne les comprendra pas.

ELLE : Elle, ne pas les comprendre ! Elle ne les comprendra que trop bien. Elle y vera plus de mal qu'il n'y en a en réalité : cette sale chipie à l'esprit vulgaire !

LUI : (allant vers elle). Je vous en prie: ne pensez pas aux gens de cette façon. Ne pensez pas du tout à elle. (Il prend sa main et s'assied à ses pieds sur le tapis). Aurora : vous rappelez-vous le soir où j'étais assis là à vos pieds, vous lisant ces poèmes pour la première fois ?

ELLE : Je n'aurais pas dû vous laisser faire. Je le vois bien maintenant. Quand j'imagine Georgina assise là aux pieds de Teddy et les lui lisant pour la première fois, j'ai l'impression de devenir folle.

LUI : Oui, vous avez raison. Ce sera une profanation.

ELLE : Oh, je ne me soucie pas de la profanation; mais que pensera Teddy ? Que fera-t-il ? (repoussant soudain la tête du jeune homme de son genou) Vous n'avez pas l'air de penser du tout à Teddy. (Elle se lève d'un bond, de plus en plus enervée).

LUI : (couché par terre sur le dos; car elle lui a fait perdre son équilibre) Pour moi, Teddy n'est rien, et Georgina moins que rien.

ELLE : Vous découvrirez bientôt à quel point elle vaut moins que rien. Si vous croyez qu'une femme ne peut faire aucun mal parce qu'elle n'est qu'une cancanière mal fagotée, vous vous trompez lourdement. (Elle va et vient indignée dans la pièce. Il se lève lentement et s'essuie les mains. Soudain, elle court vers lui et se jette dans ses bras.) Henry, aidez-moi. Trouvez un moyen de me tirer de là, et je vous serai reconnaissante aussi longtemps que vous vivrez. Ah, que je suis misérable ! (Elle sanglote sur sa poitrine).

LUI : Et moi, que... : je suis heureux!

ELLE : (s'écartant brusquement) Ne soyez pas égoïste.

LUI : (humblement) Oui : c'est tout ce que je mérite. Je crois que si l'on me conduisait au bûcher avec vous, je serais encore tellement heureux en votre compagnie que j'en oublierais complétement le péril qui nous menacerait tant vous que moi.

ELLE : (se laissant attendrir et lui tapotant tendrement la main) Oh, vous êtes un amour de garçon, Henry. Mais (repoussant sa main avec irritation) Vous ne m'êtes d'aucune utilité. Je veux que qu'un qui me dise quoi faire.

- LUI : (avec une conviction tranquille) Votre coeur vous le dira au moment voulu. J'ai beaucoup réfléchi à tout cela; et je sais ce que nous deux devons faire, tôt ou tard.
- ELLE : Non, Henry. Je ne ~~ferai~~ rien d'inconvenant, rien de déshonorant. (Elle se laisse tomber lourdement et paraît inflexible).
- LUI : Si vous le faisiez, vous ne seriez plus Aurora. Notre voie est parfaitement simple, parfaitement droite, parfaitement pure et vraie. Nous nous aimons. Je n'en ai aucune honte : Je suis prêt à le proclamer devant tout Londres aussi simplement que je le déclarerai à votre mari lorsque vous comprendrez... et vous le comprendrez bientôt... que c'est la seule voie suffisamment honorable pour que vos pieds puissent le fouler. Ce soir, allons ensemble dans notre propre maison, sans honte ni dissimulation. Souvenez-vous ! Nous sommes redevables de quelque chose à votre mari. Ici, nous sommes ses invités : c'est un homme honorable : il a été bon pour nous : il vous a peut-être aimée autant que le lui permettaient sa nature prosaïque et le milieu sordide du commerce où il vit. En toute honneur, c'est notre devoir de ne pas permettre qu'il apprenne la vérité de la bouche d'une cancanière. Allons le voir maintenant en toute quiétude, main dans la main; disons lui adieu; et sortons de la maison sans subterfuges ni dissimulation, librement et honnêtement, en tout bien et tout honneur.
- ELLE : (le regardant fixement) Et où irons-nous ?
- LUI : Nous ne nous écarterons pas d'un pouce du cours naturel et normal de nos existences. Nous nous apprêtons à aller au théâtre lorsque la perte des poèmes nous a forcés à passer immédiatement à l'action. Nous irons tout de même au théâtre; mais nous laisserons ici vos diamants; car nous n'avons pas les moyens de posséder des diamants et nous n'en avons nul besoin.
- ELLE : (avec irritation) Je vous ai déjà dit que j'avais horreur des diamants mais Teddy tient à ce que j'en sois couverte. Vous n'avez pas besoin de me prêcher la simplicité.
- LUI : Je n'ai jamais songé à le faire, ma chérie. Je sais que ces colifichets ne sont rien pour vous. Qu'est-ce que je disais ? ...ah, oui. Au lieu de revenir ici après le théâtre, nous irons ensemble chez moi... désormais ce sera aussi chez vous... et, dans les délais de rigueur, lorsque vous aurez divorcé, je suis prêt à subir n'importe quelle cérémonie légale inutile que vous pourriez désirer. Moi, je n'attache aucune importance à la loi : ce n'est pas la loi qui a fait naître en moi mon amour et elle ne pourrait pas plus le contraindre ou le libérer. C'est assez simple et assez plaisant, vous ne trouvez pas ? (Il prend les fleurs sur la table) Voici des fleurs pour vous : j'ai les places; nous demanderons à votre mari de nous prêter sa voiture pour montrer qu'il n'y a pas de rancune ni de ressentiment entre nous. Venez !
- ELLE : Voulez-vous dire que vous proposez d'aller voir Teddy là, sur le champ, pour lui annoncer que nous partons ensemble ?
- LUI : Oui. Qu'y a-t-il de plus simple ?
- ELLE : Et croyez-vous un seul instant qu'il l'accepterait ? Il vous tuerait tout simplement.
- LUI : (s'arrêtant brusquement et s'exprimant avec une grande confiance) Vous ne comprenez pas ce genre de choses, ma chérie : comment le pourriez-vous ?

J'ai adopté l'idéal grec et je n'ai pas négligé la culture de mon corps. Comme tous les poètes, j'ai la passion de la boxe. Votre mari ferait un poids lourd de deuxième catégorie convenable s'il avait de l'entraînement et dix ans de moins. Actuellement, stimulé par un accès de fureur, il pourrait bien s'en tirer pendant peut-être quinze secondes. Mais je suis suffisamment lesté pour rester hors de son atteinte pendant quinze secondes; et après cela je devrais en venir à bout sans problèmes.

ELLE : (se levant et s'approchant de lui, atterrée) Que voulez-vous dire par "en venir à bout" ?

LUI : (avec douceur) Ne me le demandez pas, chérie. Quoi qu'il arrive, je vous jure que vous n'avez pas besoin de vous faire du souci pour moi.

ELLE : Mais pour Teddy ? Voulez-vous me dire que vous allez frapper Teddy sous mes yeux, comme une brute de boxeur professionnel ?

LUI : Cela ne sert à rien de vous alarmer, chérie. Croyez-moi, rien n'arrivera. Votre mari sait que je suis capable de me défendre. Dans de telles conditions, il n'arrive jamais rien. Et, bien sûr, moi je ne ferai rien. Celui qui vous a aimé autrefois est sacré pour moi.

ELLE : (d'un air méfiant) Ne m'aime-t-il plus maintenant ? Vous a-t-il dit quelque chose ?

LUI : Non, non. (Il la prend tendrement dans ses bras) Chérie, chérie : comme vous êtes émue ! tellement différente de vous-même ! Tous ces tracas appartiennent à la sphère inférieure. Venez avec moi jusqu'à la plus haute. Les hauteurs, les solitudes, le monde spirituel !

ELLE : (évitant son regard fixe) Non, assez, à quoi bon, Monsieur Apjohn .

LUI : (reculant révolté) Monsieur Apjohn !

ELLE : Excusez-moi : je voulais dire Henry, bien sûr.

LUI : Comment pouvez-vous seulement penser à moi en tant que Monsieur Apjohn ? Je ne pense jamais à vous en tant que Madame Bompas : c'est toujours Aurora, Aurora, Auro...

ELLE : Oui, oui, c'est très bien, Monsieur Apjohn (Il est sur le point de l'interrompre à nouveau; mais elle ne le laisse pas faire), non : à quoi bon ? : je me suis mise tout d'un coup à penser à vous en tant que Monsieur Apjohn ; et c'est ridicule de continuer à vous appeler Henry. Je croyais que vous n'étiez qu'un petit garçon, un enfant, un rêveur. Et voilà que vous voulez frapper Teddy, détruire mon foyer, me déshonorer et provoquer un horrible scandale dans les journaux. C'est cruel, inhumain, lâche.

LUI : (grandement étonné) Avez-vous peur ?

ELLE : Oh, bien sûr que j'ai peur. Et vous aussi vous devriez avoir peur, si vous aviez un tant soit peu de bon sens! (Elle va vers la cheminée, lui tournant le dos et tape du pied contre le garde-feu).

LUI : (la regardant avec beaucoup de gravité)<sup>\*</sup> Le parfait amour bannit la crainte .. C'est pourquoi je n'ai pas peur. Madame Bompas : vous ne m'aimez pas.

ELLE : (se tournant vers lui avec un soupir de soulagement) Ah merci, merci ! vous pouvez vraiment être très gentil, Henry.

LUI : Pourquoi me remerciez-vous ?

ELLE : (quittant la cheminée et s'approchant gentiment vers lui) Parce que vous m'appellez de nouveau Madame Bompas. Maintenant je sens que vous allez être raisonnable et vous conduire en gentleman.  
(Il s'écroule sur le tabouret; se couvre le visage de ses mains et gémit)  
Qu'y a-t-il ?

LUI : Une ou deux fois dans ma vie, j'ai rêvé que j'étais infiniment heureux et comblé. Mais, ah ! le pressentiment au premier souffle de conscience ! le coup de poignard de la réalité ! les murs de prison de la chambre ! l'amère, amère déception du réveil ! Mais cette fois ! ah, cette fois, je croyais que j'étais éveillé.

ELLE : Ecoutez-moi, Henry : nous n'avons pas de temps à consacrer à ce genre de balivernes, tout de suite (Il se lève d'un bond, comme si elle avait appuyé sur une détente et comme si elle l'avait redressé par le déclenchement d'un ressort puissant, et s'éloigne d'elle en serrant les dents, se dirigeant vers la petite table) Mais faites attention : vous m'avez presque frappée au menton avec le dessus de votre tête.

LUI : (avec une politesse rageuse) Je vous prie de me pardonner. Que voulez-vous que je fasse ? Je suis à vos ordres. Je suis prêt à me conduire en gentleman si vous avez la gentillesse de m'expliquer exactement comment je dois faire.

ELLE : (un peu effrayée) Merci, Henry, je n'en attendais pas moins de vous. Vous n'êtes pas fâché contre moi, dites ?

LUI : Continuez. Et dépêchez-vous. Donnez moi un sujet de pensée, ...ou je vais... je vais... (Il empoigne brusquement son éventail et est sur le point de le briser entre ses poings serrés ).

ELLE : (accourant pour attraper l'éventail, en se lamentant tout haut) Ne cassez pas mon éventail ...non, arrêtez. (Il relâche lentement sa pression tandis qu'elle le lui retire impatientement des mains) Non, vraiment, c'est un jeu stupide, je n'aime pas ça. Vous n'avez pas le droit de faire ça. (Elle ouvre l'éventail et se rend compte que les baguettes sont disjointes) Oh, comment avez-vous pu me manquer d'égards à ce point ?

LUI : Je vous prie de me pardonner. Je vous en achèterai un autre.

ELLE : (hargneuse) Vous ne seriez pas capable d'en trouver un pareil. Et c'était un de mes tous préférés.

LUI : (très bref) Eh bien vous vous en passerez, voilà tout.

ELLE : Ce n'est pas très gentil de dire cela après avoir cassé l'éventail que j'adorais.

LUI : Si vous saviez à quel point j'étais près de casser la femme adorée de Teddy et de lui en montrer les morceaux, vous me remercieriez d'être toujours en vie au lieu de brailler à propos de cinq shillings d'ivoire. Au diable votre éventail !

ELLE : Oh ! vous oseriez jurer en ma présence. On croirait mon mari.

LUI : (s'effondrant de nouveau sur le tabouret) C'est un rêve affreux. Qu'êtes-vous devenue ? Vous n'êtes pas mon Aurora.

ELLE : Ah, mais alors, si vous allez par là, vous, qu'êtes-vous devenu ? Croyez-vous que je vous aurai jamais encouragé si j'avais su que vous étiez un tel petit démon ?

LUI : Non, ne me poussez pas dans l'abîme ...non...non. Aidez moi à retrouver le chemin du retour vers les hauteurs.

ELLE : (s'agenouillant près de lui et suppliant) Si seulement vous vouliez être raisonnable, Henry. Si seulement vous vouliez vous rappeler que je suis au bord de la catastrophe, et si vous pouviez ne pas continuer à dire calmement que tout est simple.

LUI : Cela me paraît ainsi.

ELLE : (sautant comme une folle) Si vous répétez cela, je vais faire quelque chose que je regretterai après. Nous voilà, debouts au bord d'un effroyable précipice. Bien sûr c'est tout simple de le franchir et d'en avoir fini. Mais ne pourriez vous pas faire une proposition plus plaisante ?

LUI : Je ne peux rien proposer pour le moment. Une nuit noire et glaciale s'est abattue : Je ne vois rien d'autre que les ruines de notre rêve.  
(Il se lève en soupirant profondément).

ELLE : Vous ne pouvez rien voir d'autre ? Eh bien, moi, je peux. Je peux voir Georgina ressassant ces poèmes à Teddy (lui faisant face avec un air déterminé). Et je vous dis, Henry Apjohn, que c'est vous qui m'avez mise dans ce pétrin, et que c'est à vous de m'en faire sortir.

LUI : (poli et désespéré) Tout ce que je puis dire, c'est que je suis entièrement à vos ordres. Qu'attendez-vous de moi ?

ELLE : Connaissez-vous une autre personne qui se prénommerait Aurora ?

LUI : Non.

ELLE : Ce n'est pas la peine de dire "non" en faisant cette tête de cochon. Vous devez bien connaître quelque part je ne sais quelle Aurora.

LUI : Vous disiez que vous étiez la seule Aurora au monde. Et (levant ses poings serrés de nouveau envahi par l'émotion) Oh, mon dieu ! vous étiez pour moi la seule Aurora au monde. (Il se détourne d'elle, cachant son visage)

ELLE : (le câlinant) Oui, oui, chéri : bien sûr. C'est très gentil de votre part, et ça me fait plaisir, oui, vraiment plaisir. Mais tout de suite, ce n'est pas de circonstance. Écoutez moi bien. Je présume que vous connaissez tous ces poèmes par coeur.

LUI : Oui, par coeur. (Levant la tête et la regardant d'un air tout d'un coup soupçonneux) Pas vous ?

ELLE : Ma foi, je n'ai jamais pu retenir de vers; et en plus, j'ai été tellement prise que je n'ai pas eu le temps de tous les lire, bien que je sois décidée à le faire dès que j'aurai un moment de libre. Je vous en donne ma parole, Henry. Mais, pour l'instant essayez de vous rappeler très précisément. Est-ce que le nom de Bompas figure dans un des poèmes ?

LUI : (avec indignation) Non.

ELLE : Vous en êtes bien sûr ?

LUI : Evidemment que j'en suis sûr. Comment pourrais-je employer un nom pareil dans un poème ?

ELLE : Ma foi, je ne vois pas pourquoi ça ne serait pas possible. Ca rime avec "être dans une mauvaise passe". Dieu m'est témoin que cette expression est assez appropriée à la situation présente ! De toute manière vous devriez le savoir, vous qui êtes poète.

LUI : Quelle importance cela peut avoir...maintenant ?

ELLE : C'est très important, vous pouvez m'en croire. S'il n'y a rien qui concerne Bompas dans les poèmes, nous pouvons dire qu'ils ont été écrits pour une autre Aurora, et que vous me les avez montrés parce que je me prénomme également Aurora. C'est pourquoi il faut que vous inventiez une autre Aurora pour l'occasion.

LUI : (très froidement) Ah, si vous souhaitez que je raconte un mensonge...

ELLE : Voyons, en homme d'honneur...en gentleman que vous êtes, vous n'iriez pas dire la vérité, non ?

LUI : Très bien. Vous m'avez brisé le coeur et vous avez profané mes rêves. Je mentirai, je protesterai et j'invoquerai mon honneur : oh, je jouerai au gentleman, ne vous en faites pas.

ELLE : Oui, bien sûr, mettez moi tout sur le dos. Ne soyez donc pas mesquin, Henry.

LUI : (sortant avec effort de son abattement) Vous avez tout à fait raison, Madame Bompas : je vous prie de me pardonner. Il faut excuser mon humeur. Je dois avoir des douleurs de croissance.

ELLE : Des douleurs de croissance !

LUI : Le processus de la croissance met habituellement quinze ans à transformer l'adolescence romantique en maturité cynique. Quand ce temps est condensé en quinze minutes, l'allure est trop rapide et il en résulte des douleurs de croissance.

ELLE : Ah, est-ce bien le moment de faire de l'esprit ? Il est convenu, n'est-ce pas, que vous allez être gentil et sage, et que vous aurez l'aplomb de dire à Teddy que vous avez quelque autre Aurora ?

LUI : Oui, désormais je suis capable de tout. Je ne lui aurais pas dit la vérité à demi, et désormais je ne lui mentirai pas à demi. Je piétinerai l'honneur d'un gentleman.

ELLE : Très cher, je n'en attendais pas moins de vous. Je...Chut ! (Elle se précipite vers la porte et la tient entr'ouverte, écoutant en retenant sa respiration).

LUI : Qu'est-ce que c'est ?

ELLE : (blanche d'appréhension) C'est Teddy : je l'entends qui tapote sur le nouveau baromètre. Il ne peut pas avoir l'esprit préoccupé de quelque chose de grave,

sinon il ne ferait pas cela. Peut-être que Georgina n'a rien dit (Elle retourne furtivement vers la cheminée) Tâchez de prendre un air comme si de rien n'était. Vite, donnez moi mes gants. (Il les lui tend. Elle en enfile un précipitamment et commence à le boutonner d'un air faussement dégagé.) Vite, éloignez vous de moi. (Il s'éloigne d'elle, obstinément, jusqu'à ce que le piano l'empêche d'aller plus loin). Si je boutonnais mon gant tandis que vous fredonniez un air, ne pensez vous pas que...

LUI : La scène de la culpabilité serait parfaite. De grâce, Madame Bompas, laissez ce gant tranquille. Vous avez l'air d'une voleuse à la tire.

Le mari entre : c'est un homme d'affaires vigoureux, impeccable et rasé de frais, au cou épais, au menton fort. Mais il a un regard bovin et une bouche candide. Il se donne un air important, mais ne montre aucun signe de mécontentement, bien au contraire.

LE MARI : Tiens ! Je vous croyais tous deux au théâtre.

ELLE : J'étais inquiète à votre sujet, Teddy. Pourquoi n'êtes-vous pas rentré pour dîner ?

LE MARI : J'avais reçu un message de Georgina. Elle voulait que je vienne la voir.

ELLE : Pauvre chère Georgina ! Je regrette de n'avoir pas pu lui rendre visite dans la semaine. J'espère qu'elle n'a rien de grave.

LE MARI : Rien, si ce n'est de l'inquiétude pour mon bonheur... et le vôtre. (Elle jette un regard plein d'effroi à Henry) Au fait, Apjohn, j'aimerais avoir un petit entretien avec vous ce soir, si Aurora peut se passer un moment de vous.

LUI : (cérémonieusement) Je suis à votre disposition.

LE MARI : Rien ne presse. Après le théâtre, ça ira bien.

LUI : Nous avons décidé de ne pas y aller.

LE MARI : Vraiment ! Eh bien, alors, voulez-vous passer dans mon petit fumoir ?

ELLE : Ce n'est pas la peine de vous déplacer. Je vais aller mettre mes diamants sous clef, puisque je ne vais pas au théâtre. Donnez moi mes affaires.

LE MARI : (tandis qu'il lui tend le voile et le miroir) Ma foi, ici nous aurons plus de place.

LUI : (regardant autour de lui et haussant vaguement les épaules) Je crois que je préfère avoir beaucoup de place.

LE MARI : Alors, si ça ne vous dérange pas, Rory...?

ELLE : Pas du tout. (Elle sort).

Dès que les deux hommes se retrouvent seuls, Bompas sort posément les poèmes de sa poche de poitrine ; il les regarde pensivement, puis regarde Henry, sollicitant son attention sans dire mot. Henry refuse de comprendre, faisant de son mieux pour se donner un air dégagé.

LE MARI : Puis-je me permettre de vous demander si vous reconnaissez bien ces manuscrits :

LUI : Des manuscrits ?

LE MARI : Oui. Vous désirez peut-être les regarder d'un peu plus près ? (Il les met sous le nez d'Henry)

LUI : (comme brusquement illuminé par une heureuse surprise). Mais ce sont mes poèmes !

LE MARI : C'est bien ce que j'ai cru comprendre.

LUI : Quelle honte ! Madame Bompas vous les a montrés ! Vous devez me prendre pour le dernier des ânes. Il y a des années que je les ai écrits, après avoir lu Les Chants d'avant l'aube de Swindburne. Alors il a fallu absolument que je débite moi aussi ma série de Chants à l'Aube. Aurora, vous savez, Aurora aux doigts de rose. Mes poèmes sont tous sur Aurora, et lorsque Madame Bompas m'a dit que son prénom était Aurora, je n'ai pas pu résister à la tentation de les lui prêter pour qu'elle les lise. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'ils tombent sous votre regard sans pitié.

LE MARI : (souriant à belles dents) Apjohn, voilà qui est vraiment bien improvisé. Vous êtes taillé pour la littérature; et le jour viendra où Rory et moi serons fiers de vous avoir chez nous. J'ai entendu des hommes beaucoup plus âgés raconter des histoires bien moins habiles.

LUI : ( l'air très surpris) Est-ce à dire que vous ne me croyez pas ?

LE MARI : Vous attendiez-vous à ce que je vous croie ?

LUI : Mais pourquoi pas ? Je ne comprends pas.

LE MARI : Allons donc. Ne sous-estimez pas vos capacités, Apjohn. Je suis sûr que vous ne comprenez pas si mal que ça.

LUI : Je vous assure que je suis complètement désorienté. Ne pourriez-vous pas être un peu plus explicite ?

LE MARI : N'abusez pas, mon vieux. Je vais quand même être juste assez explicite pour vous dire que si vous croyez que ces poèmes font l'effet d'avoir été dédiés, non à une femme bien vivante, mais à une heure glaciale et grelottante, durant laquelle vous ne vous êtes pas trouvé une seule fois dans votre vie (levé) vous ne rendez guère justice à vos talents littéraires...que j'admire et apprécie autant que n'importe qui, entendez-vous. Allons ! avouez. Vous avez écrit ces poèmes pour ma femme. (Une lutte intérieure empêche Henry de répondre). Bien évidemment. (Il jette les poèmes sur la table; puis il va vers la cheminée, devant laquelle il se campe solidement, riant un peu sous cape et attendant la suite).

LUI : (cérémonieusement et prudemment) Monsieur Bompas : je vous donne ma parole que vous vous êtes trompé. Je n'ai pas besoin de vous dire que Madame Bompas est une dame dont la réputation est sans tache, et qui ne m'a jamais accordé une pensée coupable. Le fait est qu'elle vous a montré mes poèmes...

LE MARI : Ce n'est pas un fait. Je me les suis procurés sans qu'elle le sache. Elle ne me les a pas montrés.

LUI : Est-ce que cela ne prouve pas leur parfaite innocence ? Elle vous les aurait

montrés si elle s'était fait des idées aussi peu fondées que les vôtres.

LE MARI : (ébranlé) Apjohn, jouez franc jeu. N'abusez pas de vos aptitudes intellectuelles. Est-à dire que je <sup>me</sup>rends ridicule ?

LUI : (sérieusement) Croyez moi, vous l'êtes. Je vous jure sur mon honneur de gentleman que je n'ai jamais nourri à l'égard de Madame Bompas le moindre sentiment au-delà des limites de l'estime et de la considération à avoir pour une connaissance agréable.

LE MARI : (brièvement, montrant pour la première fois de la mauvaise humeur) Ah ! Vraiment ! (Il s'éloigne de sa cheminée et commence à s'approcher lentement d'Henry, le regardant de haut en bas avec un ressentiment croissant).

LUI : (se hâtant d'améliorer l'impression produite par ses mensonges) Je n'aurais jamais songé à lui écrire des poèmes. C'est absurde.

LE MARI : (devenant dangeureusement écarlate) Pourquoi est-ce absurde ?

LUI : (haussant les épaules) Eh, bien, il se trouve que je n'admire pas Madame Bompas ....du moins de cette façon.

LE MARI : (s'exclamant à la face d'Henry) Permettez moi de vous dire que Madame Bompas a suscité l'admiration d'hommes supérieurs à vous, espèce de petit freluquet pommadé.

LUI : (très démonté) Ce n'est pas la peine de m'insulter comme cela. Je vous assure, sur mon honneur de...

LE MARI : (trop en colère pour tolérer une réplique, repoussant de plus en plus Henry vers le piano) Vous n'admirez pas Madame Bompas ! Vous n'auriez jamais songé à écrire des poèmes pour Madame Bompas ! Ma femme n'est pas assez bien pour vous, n'est-ce pas ? (avec rage) Qui êtes-vous , je vous prie, pour vous donner ce drôle d'air de supériorité ?

LUI : Monsieur Bompas, je peux faire la part de votre jalousie...

LE MARI : Ma jalousie ? Vous croyez que je suis jaloux de vous ? Non, ni de dix de votre espèce. Mais si vous vous imaginez que je vais rester ici pour vous permettre d'insulter ma femme, vous vous trompez.

LUI : (très mal à l'aise, le dos contre le piano, et Teddy dressé au-dessus de lui de façon menaçante) Comment puis-je vous convaincre ? Soyez raisonnable. Je vous dis que mes rapports avec Madame Bompas sont empreints d'une parfaite foideur...d'indifférence....

LE MARI : (avec mépris) Redites le, redites le donc. Vous en êtes fier, non ? Beuh ! Vous ne méritez même pas qu'on prenne la peine de vous botter les fesses. Henry exécute soudain la figure connue par les boxeurs sous le nom de passe Et permute avec Teddy, qui se trouve désormais entre Henry et le piano.

LUI -: Prenez garde, je ne vais pas tolérer ça.

LE MARI : Ah, quand même, vous avez du sang dans les veines ! A la bonne heure !

LUI : C'est ridicule. Je vous assure que Madame Bompas est absolument...

LE MARI : J'aimerais bien savoir ce qu'est Madame Bompas à vos yeux. Je vais vous le dire, moi, ce qu'est Madame Bompas. C'est la femme la plus élégante du cercle le plus élégant de South Kensington, et la plus distinguée, la plus intelligente, et la plus séduisante pour les hommes d'expérience qui savent profiter des bonnes occasions, quoi qu'en pensent des petits morveux prétentieux espèces de pigistes à deux sous la ligne qui croient que rien n'est assez bon pour eux. C'est de notoriété dans la meilleure société et celui qui l'ignore prouve par là qu'il en est ignoré, lui. Trois de nos directeurs de théâtre de premier plan lui ont offert cent livres par semaine si elle montait sur les planches une fois la saison de répertoire commencée; et je crois qu'ils savent ce qu'ils font tout aussi bien que vous. Le seul ministre en place dont vous pourriez dire que c'est un bel homme a délaissé les affaires du pays pour danser avec elle, bien qu'il ne soit pas un habitué de notre cercle. Un des meilleurs poètes professionnels de Bedford Park lui a dédié un sonnet qui vaut toute votre camelote d'amateur. Aux dernières courses d'Ascot, le fils aîné d'un duc s'est excusé de venir me rendre visite sur le terrain, car ses sentiments pour Madame Bompas n'auraient pas été compatibles avec ses obligations envers moi comme hôte; et cela lui faisait honneur, et à moi aussi. Mais (avec une rage croissante) elle n'est pas assez bien pour vous, semble-t-il. Vous la considérez avec froideur, avec indifférence; et vous avez le toupet de vous exprimer ainsi devant moi. Pour un peu, je vous écrabouillerais le nez pour vous apprendre les bonnes manières. Vous présenter une jolie femme, c'est donner de la confiture aux cochons ( lui hurlant à la figure) aux cochons, vous m'entendez ?

LUI : (avec un lamentable manque de politesse) Traitez moi encore une fois de cochon et vous allez en recevoir une sur le menton, qui va vous laisser sur le carreau pendant une semaine.

LE MARI : (explosant) Quoi !  
Il charge Henry avec une fureur de taureau. Henry se met en garde à la manière d'un boxeur bien instruit et recule élégamment, oubliant malheureusement le tabouret. Il tombe en arrière par-dessus, le poussant involontairement contre les tibias de Bompas, qui tombe en avant par-dessus. Poussant un cri, Madame Bompas se précipite dans la pièce entre les champions étalés et s'assied sur le sol pour pouvoir passer son bras droit autour du cou de son mari.

ELLE : Non, non, Teddy, ne faites pas ça. Il vous tuera : c'est un boxeur professionnel.

LE MARI : (rempli du désir de se venger) Eh bien, je le battrai en professionnel. (Il lutte en vain pour se libérer de son étreinte).

ELLE : Henry : ne le laissez pas engager le combat. Promettez le moi.

LUI : (d'un air piteux) J'ai pris un sacré coup derrière la tête. (Il essaie de se lever).

ELLE : (étendant la main gauche pour attraper la queue de son habit et le faisant retomber, tout en tenant fermement Teddy de l'autre main) Pas avant que vous n'ayez promis, pas avant que vous n'ayez promis tous les deux. (Teddy essaye de se relever, elle le tire de nouveau en arrière) Vous promettez, Teddy, n'est-ce pas ? Oui, oui. Soyez gentil : promettez.

LE MARI : Je ne promets rien s'il ne retire pas ce qu'il a dit.

- ELLE : Il va le faire, tout de suite. Vous retirez ce que vous avez dit, Henry ?  
...Oui.
- LUI : (farouchement) Oui. Je le retire. (Elle lâche son habit. Il se lève, ainsi que Teddy). Je retire tout, absolument tout.
- ELLE : (sur le tapis) Personne ne va donc m'aider à me relever ? (Ils prennent chacun une main et la relèvent) Allez, maintenant il faut vous serrer la main et être gentils.
- LUI : (avec insouciance) Je n'en ferai rien. J'ai trempé dans le mensonge par égard pour vous ; et la seule récompense que j'en aie, c'est une bosse de la grosseur d'une pomme derrière la tête. Alors maintenant je reviens dans le droit chemin.
- ELLE : Henry : pour l'amour de Dieu...
- LUI : C'est inutile. Votre mari est une brute et un imbécile...
- LE MARI : Qu'est-ce que vous dites ?
- LUI : Je dis que vous êtes une brute et un imbécile; et si vous voulez sortir avec moi, je le répèterai. (Teddy commence à retirer son pardessus pour se battre). Ces poèmes ont été écrits pour votre femme, jusqu'au moindre vers, et pour personne d'autre. (Bompas perd sa mine menaçante. Radieux, il remet son pardessus). Je les ai écrits parce que je l'aimais. Je trouvais que c'était la plus belle femme du monde et je le lui ai dit maintes et maintes fois. Je l'adorais : vous m'entendez ? je lui ai dit que vous étiez qu'un sale crétin de négociant, tout à fait indigne d'elle, et c'est la vérité.
- LE MARI: (tellement content qu'il peut difficilement en croire ses oreilles) Vous ne dites pas cela sérieusement !
- LUI : Si, je le dis très sérieusement. J'ai demandé à Madame Bompas de partir avec moi - de vous quitter -, de divorcer pour m'épouser. Je l'ai suppliée et implorée de le faire ce soir même. C'est son refus qui a mis fin à tout ce qu'il avait entre nous (le regardant de façon désobligeante) Ce qu'elle peut vous trouver, Dieu seul le sait.
- LE MARI: (resplendissant de remords) Mon vieux, pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? Excusez-moi. Allons ! sans rancune : on se serre la main. Faites en sorte qu'il me serre la main, Rory.
- ELLE : Faites le pour moi, Henry. Après tout, c'est mon mari. Pardonnez lui. Serrez lui la main. (Henry, abasourdi, la laisse prendre sa main et la mettre dans celle de Teddy).
- LE MARI: (la serrant de tout coeur) Vous avouerez qu'aucune de vos héroïnes de roman ne peut égaler ma Rory (Il se tourne vers elle et lui tape sur l'épaule, avec un tendre orgueil) Hein, Rory ? Ils ne peuvent vous résister : aucun d'entre eux. Je n'ai encore pas vu un homme qui puisse tenir trois jours.
- ELLE : Ne soyez pas ridicule, Teddy. J'espère que vous n'êtes pas vraiment blessé, Henry. (Elle tâte sa nuque. Il sursaute) Oh, pauvre garçon, en voilà une bosse ! Il me faut du vinaigre et des compresses. (Elle va vers la sonnette et la fait tinter).
- LE MARI: M'accorderez-vous une grande faveur, Apjohn ? J'ose à peine vous le demander, mais ça serait vraiment gentil à vous.

LUI : Que puis-je faire ?

LE MARI : (prenant les poèmes) Eh bien, me permettrez-vous de les faire imprimer ? Ce sera fait dans le meilleur goût. Le plus beau papier, une reliure de luxe, tout de première qualité. Ce sont de beaux poèmes. J'aimerais les montrer un peu autour de moi.

ELLE : (accourant de l'endroit où est la sonnette, enchantée de cette idée, et venant se mettre entre eux) Oh, Henry, si ça ne vous faisait rien ?

LUI : Oh, moi, ça ne me fait rien. Tout m'est égal.

LE MARI : Quel titre donnerons-nous au livre ? Pour Aurora, ou quelque chose de ce genre, non ?

LUI : Moi, j'aimerais l'appeler Comment il mentit au mari.